

Université de Nantes
Licence de Philosophie, 2^e année
Année 2013-2014

**L'empirisme logique comme méthode philosophique
à la fois rigoureuse et esthétique**

Moritz Schlick : *Questions d'éthique*

Chapitres V et VI

Lucas Dupuis

Dans le cadre du séminaire de philosophie morale et politique

sous la direction de Patrick Lang

Bref contexte d'écriture :

Né en 1882, physicien de formation, Schlick fit partie du Cercle de Vienne, un groupe de philosophes et de scientifiques auquel on attache généralement l'étiquette d'empirisme logique. Il fut passionné comme plusieurs de ses collègues par le *Tractatus logico-philosophicus* publié par Ludwig Wittgenstein en 1921, et était encore en contact avec ce dernier lors de la parution des *Questions d'éthique*.

I – La réfutation de l'existence des valeurs objectives

Introduction : L'axiome de l'empirisme logique

Le Cercle de Vienne, mené par Moritz Schlick, conteste l'existence de jugements synthétiques *a priori* avancée par Kant comme la question fondamentale de la *Critique de la raison pure*. Considérant que la recherche de la vérité ne peut consister qu'en une analyse des relations empiriques que nous entretenons avec les choses du réel (et rejetant avec Kant l'idée métaphysique selon laquelle on pourrait *connaître* des choses supra-sensibles comme Dieu, le bien ou la chose en soi), il élabore ainsi une méthode philosophique qui constitue à elle seule un argumentaire redoutable. Cette méthode hérite des présupposés pragmatiques tels que William James a pu les théoriser : selon cette perspective, en effet, les implications pratiques d'un énoncé constituent à elles seules sa « réalité » telle que nous pouvons l'appréhender¹.

1. Présentation de la méthode

C'est une évidence pour Schlick que la morale « existe », au sens où les hommes, de fait, produisent des jugements moraux. La question éthique est pour Schlick de comprendre ce à quoi les hommes pensent tous lorsqu'ils font référence à une valeur

1 Cf. William James, *L'idée de vérité*, F. Alcan, 1913, p. 32-33

morale, et de déterminer le processus qui les amène à donner telle ou telle valeur à tel ou tel objet. Dans les chapitres précédents, il s'est appliqué à démontrer sa propre thèse qui est que tous les objets de valeur, y compris les intentions et actions jugées morales, le sont parce qu'ils apportent du plaisir à la société qui juge. Les valeurs morales seraient ainsi relatives au plaisir qu'elles inspirent. Bien qu'il juge que ladite démonstration de l'existence de valeurs relatives se suffise à elle-même, la feuille de route que va suivre le philosophe dans le chapitre V est celle de la réfutation de la thèse adverse, à savoir celle qui considère qu'il existe des valeurs absolues. Une autre objection, celle qui affirme qu'il peut y avoir des plaisirs sans valeur et des douleurs jugées morales, sera examinée dans le chapitre VI comme nous le verrons.

Schlick va tenter, en l'absence d'interlocuteurs, d'envisager honnêtement toutes les options qui pourraient justifier la thèse des valeurs absolues. Ces options sont autant de réponses possibles à la question « À quoi reconnais-tu la valeur d'un objet ? »². Il se glisse donc dans la peau de ses contradicteurs philosophiques et tente de montrer ce que chacune de ces réponses a pour lui de faux ou d'absurde.

2. L'impossibilité du fondement objectif

Premièrement, il récuse la possibilité pour le « philosophe des valeurs absolues » de faire appel au plaisir pour différencier les objets doués de valeur des autres objets. Il faudrait pour cela dissocier l'effet nécessaire de la valeur dans le monde pratique (le sentiment du plaisir qu'elle inspire) de la valeur elle-même et de son essence, qu'on ne peut pas rencontrer. Or cet effet est le seul effet concret de la valeur, la seule manifestation de la valeur dans le monde des phénomènes. La valeur « objective » qu'on voudrait considérer n'ayant aucun autre effet, aucune caractéristique réelle, elle n'a pour Schlick aucun sens une fois dissociée du sentiment de plaisir qu'elle inspire.

À défaut de pouvoir les rencontrer en marchant dans la rue, nous pourrions cependant reconnaître les valeurs en fonction de certains faits objectifs. Ces critères, sur lesquels

2 Moritz Schlick, *Questions d'éthique*, p. 92

nous nous mettrions d'accord, permettraient de reconnaître ce qui a objectivement de la valeur, sans faire appel à nos sentiments personnels. Pourrait avoir de la valeur ce qui favorise le progrès de l'humanité ou l'avancée des sciences, par exemple. Mais l'utilisation des termes d'avancée, de progrès ou de tout autre vocable chargé de positivité requiert qu'ils soient différenciés du recul, de la régression, du négatif à l'aide d'un critère de valeur ; ces faits ne peuvent donc pas définir ce dernier sans aboutir à une définition circulaire ou arbitraire.

3. L'impossibilité du fondement subjectif

Pas de recours possible à l'objectivité donc. Nous voilà revenus à nos propres sentiments. Nous avons peut-être — c'est la prochaine réponse envisagée par l'auteur — une intuition, une sensation immédiate, ultime et indubitable de la valeur qui serait le fondement de tout jugement moral. Les deux critiques qu'adresse Schlick à cette thèse intuitionniste sont radicales. D'abord, comment reconnaître cette intuition de la valeur ? Comment la différencier radicalement de la sensation de plaisir ? Schlick ne trouve pas de réponse à cette question. Il fait ensuite remarquer que pour que cette intuition fonde solidement une valeur absolue, il faut qu'elle soit fiable et universelle. Or il est évident que les évaluations morales entrent en contradiction, que les individus ne tombent pas toujours d'accord sur ce qui a une valeur morale ou non, ou la question de savoir ce qu'est l'éthique ne se poserait pas en des termes si complexes.

4. La vacuité de l'hypothèse de valeurs absolues

Il semble n'y avoir d'autre origine empirique du constat de valeur que la sensation de plaisir. Mais pourquoi faudrait-il forcément s'accorder avec Schlick sur le fait qu'une thèse philosophique doit nécessairement s'appuyer sur des faits objectifs pour avoir une quelconque légitimité ? On se heurte à un présupposé majeur du cercle de Vienne qui, contre Kant, affirme que tous les jugements synthétiques sont des jugements *a posteriori*. De l'autre côté, les jugements analytiques ne dépassent jamais le concept. Ainsi sont les propositions logico-mathématiques : vides de sens et de contenu, elles ne peuvent rien apprendre sur le réel. Les jugements moraux doivent donc ressembler le

moins possible aux propositions logiques. Ils doivent nécessairement être synthétiques et, par là, se fonder *a posteriori* sur l'expérience. Pour que la réfutation de l'impératif catégorique de Kant ne paraisse pas être un dialogue de sourds entre ceux qui pensent qu'un jugement synthétique *a priori* est possible et ceux qui estiment que tout jugement qui apprend quelque chose sur le réel est nécessairement *a posteriori*, Schlick doit dans la suite du texte développer un nouvel argument contre le devoir kantien. Il s'attaque, toujours en suivant la méthode de l'empirisme logique, au concept même du « devoir » kantien. Il est dans la définition de l'impératif d'être commandé par quelqu'un ou quelque chose. Il faut un « autre » qui commande (Dieu, la société, la nature...), l'ordre est forcément relatif au désir et au pouvoir de cet autre. Or Kant, pour rendre le devoir absolu et apodictique, supprima cet autre sans redéfinir le « devoir » qui est par essence relatif. C'est pour Schlick un non-sens, au même titre que le serait un « oncle absolu » sans neveu et sans nièce. Même si Kant avait redéfini le sens du mot devoir, il reste que ce dernier occupe le rôle, critiqué précédemment, de l'intuition directe de la valeur.

En concluant ce cinquième chapitre par une réfutation par l'absurde de l'ensemble des thèses soutenant l'existence de valeurs objectives, Schlick opère un tour de force rhétorique, au risque néanmoins de paraître confus puisqu'il prétend réfuter des théories très diverses (puisqu'elles vont de Kant à Husserl et au-delà) à l'aide d'un unique argument.

Admettons, dit l'auteur, que nous soyons en mesure d'établir l'existence de valeurs absolues et objectives, ordonnées hiérarchiquement et totalement indépendantes de nos propres sentiments. La formule que Schlick utilise alors est si percutante qu'il nous faut la citer : « Est-ce que cela nous intéresse ? »³

La valeur morale d'une action doit me pousser à la suivre en elle-même, sans faire appel à mes sentiments. Mais comment serait-ce possible ? Toute action doit être motivée, aucune action morale n'est envisageable si on la coupe au tronc, c'est-à-dire au désir, aux sentiments. Notre volonté et le sanctuaire des valeurs ne pourraient jamais se rejoindre, et tout se passerait en fait comme si les valeurs absolues *n'existaient pas*. Elles n'auraient aucune incidence sur le monde pratique.

3 Moritz Schlick, *Questions d'éthique*, p. 104

5. Articulation sous-jacente

Nous pouvons nous interroger légitimement sur la motivation de Schlick qui, après avoir avoué qu'il trouvait la démonstration de sa propre thèse suffisante, utilise le chapitre V pour contester la force de thèses adverses. Le feu d'artifice par lequel il termine ce passage et dont nous venons de traiter nous fait dire qu'il existe peut-être une autre raison à la présence de cette argumentation. Le chapitre V est en fait l'application rigoureuse et systématique de la méthode défendue par Schlick à ses adversaires, et l'axiome pragmatique que nous avons évoqué est toujours utilisé comme argument fondamental. Il s'agit moins de convaincre que sa thèse est la bonne (puisque c'était le sujet des chapitres précédents) que d'exposer l'efficacité de sa méthode en tant qu'outil philosophique. Le risque de cette application systématique est de perdre de vue ce que cherche précisément à défendre Schlick, à savoir l'importance du plaisir et des sentiments humains en général dans les jugements de valeur. Y a-t-il encore la possibilité d'une poésie douloureuse, d'un lyrisme tragique, dans le monde dépeint par Schlick où valeur et plaisir s'accordent harmonieusement ? La méthode de Schlick ne doit-elle pas se nuancer, devenir plus subtile, afin de saisir la richesse et la complexité de la valeur morale, qui, on le sent bien, n'est pas toujours ramenée à du plaisir « brut » ? Il ne s'agit ainsi pas seulement de répondre à l'objection bien naturelle de savoir s'il peut exister des plaisirs sans valeur et des douleurs valorisées. Le sixième chapitre de l'ouvrage (et deuxième volet de notre exposé) est celui de la recherche d'une nuance salvatrice, celle de la sauvegarde d'une esthétique, comprise comme parcelle philosophique du beau.

II – Le paradoxe du plaisir montre la richesse de cette méthode philosophique

1. Psychologie du préjugé contre le plaisir

Schlick est convaincu de l'efficacité de sa théorie comme description des valeurs. Bien sûr ce ne sont que des mots, qui généralisent tout en limitant, dont les frontières sont encore floues et incertaines. Mais sa théorie est cohérente, démontrée, et il pense qu'elle « rend justice à [la] vraie nature [des valeurs] »⁴. Elle ne lui semble même pas contre-intuitive, ce qui la rend d'autant plus forte, puisqu'elle correspond parfaitement à l'expérience que l'on fait tous les jours. D'où vient néanmoins, si tel est le cas, une telle résistance contre le critère « plaisir » ? Schlick opère une mise en perspective de sa propre thèse, puisqu'il est sur le point de l'utiliser comme outil descriptif d'un fait historique : celui de la résistance devenue instinctive contre ladite thèse. Il pense que cette théorie ne s'est pas imposée parce qu'on y a associé des sentiments de déplaisir et qu'ainsi, on a jugé moralement négatif de la privilégier par rapport à une autre. Il faut maintenant trouver la source, la raison de ces sentiments de déplaisir liés au plaisir lui-même. Selon Schlick, cette source est l'éducation des hommes. Nous pouvons tout à fait rapprocher la conception de l'éducation qu'expose Schlick de celle que développa l'utilitariste John Stuart Mill⁵ : il s'agit, à force de récompenses dans un sens et de sanctions dans l'autre, de faire apparaître comme désirable pour l'individu ce qui est bon pour la société. Le plaisir est le critère de ce qui est bon, et ce qui est désiré devient peu à peu ce qui est désirable. La sanction intervient lorsqu'un homme aurait fait par plaisir quelque chose dont on juge qu'il ne devrait pas le faire, et par glissement, nous en venons à associer la sanction au plaisir en général. Ce glissement est celui de la morale vers le moralisme, qui jette la pierre au plaisir plutôt qu'aux mauvais plaisirs qui seuls entraînent des actions néfastes pour autrui ou la société.

4 Moritz Schlick, *Questions d'éthique*, p. 108 : « Je suis convaincu que cette théorie de la relativité des valeurs rend justice à leur vraie nature. »

5 John Stuart Mill, *L'utilitarisme*, Flammarion, 1988, p. 96-99

2. L'éclatement des couples bonheur/plaisir et malheur/douleur est nécessaire

Reste, néanmoins, que nous considérons parfois de grandes souffrances comme étant morales. L'exemple du sacrifice et *a fortiori* du martyr viennent tout de suite à l'esprit. Pire : il nous apparaît intuitivement qu'il ne pourrait peut-être pas y avoir de vie véritablement morale qui n'ait sa tâche de malheur, sa petite croix à porter, son lot de souffrance qui permet d'acquérir la sagesse morale et de profiter des simples plaisirs. Schlick utilise pour poser l'alternative paradoxale une citation de Dostoïevski, « Que vaut-il mieux : un bonheur bon marché ou un malheur sublime ? »⁶, citation qui éclaire le concept que nous pourrions avoir de bonheur ou de malheur. Nous n'imaginons pas le bonheur comme un amas de plaisir brut, pas plus que le malheur n'est un antre noir et immuable. Ce sont des « états mixtes », complexes, et il faut faire éclater l'analogie intuitive entre bonheur et malheur d'une part, et plaisir et douleur de l'autre. Il peut y avoir quelque chose de douloureux, de vain, de vide dans une béatitude qu'on prendrait pour du bonheur, et au contraire quelque chose de fascinant, de touchant, de beau dans la plus folle dépression et dans les coups du destin. Même la mort partage, lorsqu'elle frappe, quelque obscure douceur avec les vivants en pleurs. Les mots « plaisir » et « douleur » eux-mêmes ne sont justement que des mots, des approximations, des sacs qui ne sauraient contenir exactement ni plus ni moins que les émotions qu'on a tendance à mettre dedans, leurs limites sont brouillées dans l'état réel du monde, où le plaisir brut et la douleur brute ne se rencontrent pour ainsi dire jamais. D'abord parce que la douleur peut mener au plaisir, comme dans le cas où l'on accomplit quelque chose de laborieux, de pénible, pour arriver à un certain but recherché. Et puis, une odeur qu'on jugerait habituellement mauvaise peut ramener des souvenirs plaisants, tandis que certains bonheurs éphémères et apparemment parfaits laissent tout au long de leur actualité planer l'ombre de leur fin imminente.

6 Dostoïevski, *Les carnets du sous-sol* (trad. A. Markovicz), Actes Sud, 1992, p. 163

3. Parlez-moi des larmes

Plus profonde et complexe est l'idée que la douleur pourrait être la condition nécessaire du plaisir ; que la vie véritablement morale doit effectivement avoir son lot de souffrance pour accéder au plaisir. Schlick commence par tordre le cou à une idée avant qu'elle sorte de terre : il n'existe pas de loi du contraste qui stipulerait l'existence de la douleur pour que le plaisir existe. Cette loi signifierait que l'on n'aurait pas de notion de plaisir, on ne pourrait même pas l'éprouver, s'il n'existait pas une douleur en comparaison de laquelle on la définirait. La réfutation de cette thèse par Schlick est simple : nul besoin de douleur, puisqu'il y a différents degrés de plaisir. Il suffit que les plaisirs soient plus ou moins intenses (mais tous positifs, et tous distincts de la douleur). Tout au plus pourrait-on, à l'aide d'une loi du contraste affaiblie, affirmer qu'il existe un plaisir minimum, un déplaisir premier, qu'on pourrait arbitrairement appeler douleur mais qui n'en serait pas une véritable. Mais l'appel à cette loi n'est pas pour Schlick un bon argument en faveur d'une douleur nécessaire au plaisir. Comparant le sentiment de douleur et le sentiment de plaisir, il en vient à brouiller les frontières entre les deux états, à l'aide d'un style d'écriture qui se fait plus poétique, plus aérien, et qui passe par le constat qu'ils ont un effet physiologique très fort en commun : les larmes. Les pleurs de joie et les pleurs de tristesse, reflets d'une âme troublée ou secouée par l'extase, sont le symptôme d'un bouleversement intérieur que le plaisir et la douleur intenses ont en commun. Bouleversement qui a toujours quelque chose d'élevé, de touchant, qui ne peut pas être cette douleur muette et aveugle totalement étrangère et indépendante du plaisir. Il y aurait dans ce genre de grande douleur jugée morale quelque plaisir auquel la valeur que l'on attribue à la douleur en général peut être ramenée. C'est la réponse incertaine de Schlick au paradoxe de la douleur valorisée : si la douleur qui contient une trace si rare et légère de plaisir peut avoir de la valeur grâce à cette trace, il en est *a fortiori* de même pour toutes les autres choses, qui ne peuvent porter que plus de plaisir encore.

Conclusion

Nous avons tenté de rendre compte à la fois de la cohérence logique du plan de Schlick tel qu'il l'expose dans *Questions d'éthique*, bien que nous n'ayons pas repris les nombreuses séparations qu'il opère lui-même ; et d'une certaine lecture du passage en tant qu'il permet de cerner simplement la méthode philosophique qu'utilise Schlick lui-même tout au long de son ouvrage. Le contraste entre les chapitres V et VI est saisissant dans le style et il fait voler en éclats, par son enchaînement tout à fait pertinent dans l'argumentation globale de l'œuvre, l'apparent paradoxe entre la rigueur scientifique que veut respecter Schlick et le respect qu'il témoigne, par-delà la métaphysique, aux réflexions poétiques et artistiques qu'inspire la complexité presque indéfinissable des émotions humaines.

Bibliographie

Moritz SCHLICK, *Questions d'éthique* (1930), traduit de l'allemand par C. Bonnet, P.U.F (Paris), 2000.

William JAMES, *L'idée de vérité*, traduit de l'anglais par L. Veil et M. David, F. Alcan (Paris), 1913.

John-Stuart MILL, *L'utilitarisme* (1861), traduit de l'anglais par G. Tanesse, réédition Flammarion (Paris), 1988.

Georges SOREL, *De l'utilité du pragmatisme*, M. Rivière (Paris), 1921.